Vendredi 10 Juillet 2015 21h00 [GMT + 1]

NO 526

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

La malice de Tsipras (suite)

par Jacques-Alain Miller

Parlons chiffres. Lors du référendum, l'*OXI* a obtenu 61% des suffrages, le *NAI* 39%. On nous dit par ailleurs que 70% des Grecs voulaient rester dans l'euro.

Il en ressort qu'il n'y avait pas de symétrie entre les deux options du vote : le *NAI* était univoque tandis que l'*OXI* était équivoque. Les électeurs se répartissaient en effet sur trois et non deux options.

– Option A : quitter l'euro. 30%
– Option B : y rester. 39%
– Option C : y rester, mais sous conditions (sans austérité ou avec moins d'austérité). 31%

Pourquoi la question référendaire a-t-elle été formulée comme elle l'a été, d'une façon dont le caractère croquignolesque a été noté par tous les observateurs ? Pour une raison très simple : afin d'amener les partisans de l'option A à mêler leurs suffrages avec ceux de l'option C.

Tsipras aurait mis aux voix sa politique (l'option C), il était écrasé. Donc, il ne l'a pas fait. Il a fait voter sur une proposition obsolète des créanciers, sorte de MacGuffin (Hitchcock), attirant ainsi dans son orbite les pro-Grexit (option A). Puis, dès le lendemain, il les a largués pour faire l'unité avec les anti-Grexit (option B).

La synthèse (A+C) lui avait procuré son triomphe au référendum, elle ne lui permettait pas de négocier. Il lui a aussitôt substitué la synthèse (B+C).

Parfait pour appâter les pro-Grexit, Varoufakis devenait un repoussoir dès lors qu'il s'agissait d'attirer les pro-euro. Son élimination était logique. Il a été exécuté sans phrase.

Il apparaît ainsi que l'option B, défaite dans les urnes, est néanmoins gagnante ; que les partisans de A sont cocus ; que toutes les tensions se rassemblent sur l'option C. Les partisans de celle-ci devraient maintenant se diviser en deux, entre C_1, ceux qui donnent le pas à l'anti-austérité, et C_2, ceux qui sont avant tout pro-euro.

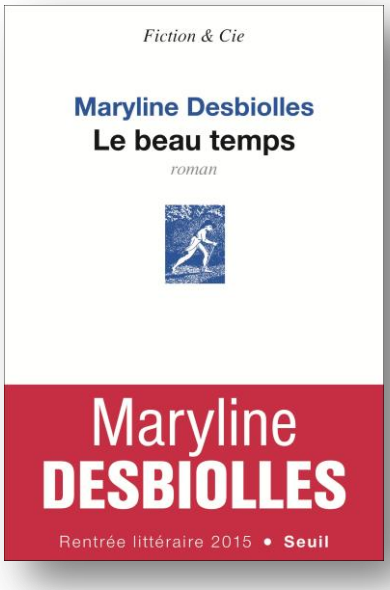
Diverses informations semblent indiquer que C_1 a les faveurs d'un tiers des votants C, les deux autres tiers se rangeant sous C_2. Si c'est exact, le basculement de Tsipras lui conserverait *grosso modo* les chiffres du référendum : 60% pour, 40% contre.

L'histoire ne s'arrêtera pas là.

Sous la pression américaine, les Allemands devront vraisemblablement céder, et on verra sans doute le Conseil européen accorder à la Grèce les biffetons nécessaires à payer ses dettes les plus urgentes. Mais qui sait si Tsipras tiendra ses promesses *austéritaires* ?

Un homme politique français récemment disparu a dit sur les promesses quelque chose qui est à retenir : qu'elles n'engagent que ceux qui les reçoivent.

C'est un roman
par Philippe De Georges



« Roman », c'est écrit sur la couverture, sous le titre : *Le beau temps**. C'est un roman dans lequel le narrateur, double de l'auteur, nous parle d'un personnage : Maurice Jaubert. Celui-ci n'est pas un personnage de fiction : c'est un compositeur français, né en 1900 et mort au front en 1940. Nous connaissons sa musique plus que nous ne le connaissons, mais encore : indirectement ; par les films auxquels il a prêté ses airs et ses notes : parmi le nombre, *L'Atalante*, *Quai des brumes* et quelques œuvres de François Truffaut. Son nom s'efface presque derrière les images qu'il sert et ceux qui ont marqué le cinéma de la première moitié du siècle précédent, comme Jean Vigo, Jean Carnet ou Jean Renoir.

Et là, dans ce beau temps, nous voyons vivre Maurice Jaubert, très vite attachant. Ce n'est pas pour autant une biographie, car si les sources sont nombreuses et documentées, rien ne prétend à l'exhaustivité du parcours ou à la rigueur attendue d'un travail de ce type, où l'auteur disparaît plus ou moins au profit de l'objectivité du tableau. Ici, Maryline Desbiolles est omniprésente, par son écriture, par son souffle et sa présence, comme si elle accompagnait cet homme qu'elle fait ainsi sortir de l'oubli. Et celui-ci nous est livré par touches, comme un vrai personnage de roman.

En filigrane – ou au moins de façon indirecte –, ce livre est une chronique niçoise. Du début du XX^{e} siècle au tournant de la « drôle de guerre », apparaissent les particularités de la ville, avec sa bourgeoisie marquée par ce qu'elle a hérité du royaume de Piémont-Sardaigne et son cosmopolitisme élégant. Les Russes et les Anglais, venus en villégiature, hivernant sur la Promenade ou berçant les derniers jours de leurs tuberculoses, précèdent les juifs qui dans les années trente croiront y trouver un refuge et un havre de paix, comme Eva Freud. Ces gens venus d'ailleurs sont volontiers artistes ou côtoient suffisamment d'entre eux pour laisser dans leur sillage une atmosphère « plus labile », sinon « plus libre ». Matisse, Bonnard, Soutine viennent plonger dans cette mer plus bleue qu'ailleurs et s'inonder de cette lumière que chercheront aussi Fernand Léger et Yves Klein, avant l'École de Nice et Fluxus.

En suivant Jaubert, les rebondissements de sa vie et sa passion de compositeur, on croise Jean Vigo, le cinéaste révolutionnaire de *À propos de Nice*, Maurice Ravel, amical, et Emmanuel Mounier, fondateur de la revue *Esprit* à laquelle il collabore.

Mais le livre est tendu par un double destin annoncé : la défaite de 1940 et la mort que notre héros y rencontre. Cette tension est ainsi toujours vive, entre l'ensoleillement, la gaieté des corps et les menaces qui grondent dont nous connaissons trop bien le dénouement. Ce grand écart s'accorde avec « la mélancolie lumineuse » de Jaubert et le style qui marque aussi bien sa musique que sa manière de vivre : « Pas de méandre, mais le ressac ». Cette existence est ainsi comme le chant du coucou dont « la clarté n'évince pas le mystère ». Le nom de ce style pourrait être « résonance dissemblable ».

Mais on sait bien par quoi tout cela va finir et ce que vivent en fin de compte ces jeunes soldats : « À quoi peut leur servir de se lever matin ? » Claude Simon comme Julien Gracq ont su faire œuvre de ce quelque chose qui nous hante encore, chaque fois que l'on passe sur les routes de Flandres ou vers quelque balcon en forêt. Nous sommes ces soldats démunis, aux regards désœuvrés qui se floutent. À chaque fois, cet effondrement et/est le nôtre. Et ce qui se dépouille, avec les dernières illusions qui tombent, c'est notre âme offerte et mise à nu.

Je sais bien la part de jouissance que recèle cette infinie tristesse. C'est celle de ne pas vouloir admettre qu'il ne pouvait en être autrement. C'est celle de la trahison de l'amour, dont on ne se remet pas plus qu'Hamlet.

Maurice Jaubert n'a pas eu le temps de connaître le désarroi, la détresse et la honte : il est mort. C'est avant guerre et dans son refus militant de ce qui s'annonçait alors que se trouve, et la matière de ses engagements, et celle de sa composition. Car sa musique est immergée dans ce temps dont il soutient la vigueur créative et les efforts d'innovation. Les bruits de la vie et du monde sont les fragments épars qui se tissent et l'artiste transforme la rumeur qui de partout nous entoure en musique. Celle-ci insiste, comme bruissent autour de nous les choses et les gens. Ce n'est jamais sans un pincement au cœur que se lève en nous le souvenir diffus de ces jours et l'écho de ce que nous étions. Jaubert accompagne musicalement l'image cinématographique et Maryline Desbiolles accompagne Jaubert au point qu'on croirait entendre l'orchestre, en la lisant. Cette musique sourd de l'ombre ou gicle de la lumière. Elle infuse l'air comme un parfum qui se répand : celui du tilleul, près de la terrasse, dont le souffle léger traverse le salon ; celui des embruns, lourd et poisseux de sel et d'iode, donc d'ivresse ; ou celui plus entêtant et chaud de la pinède.

Et la chaleur des pins fait merveille. Le bleu de Klein s'impose, au ciel et sur la mer. Et c'est le grand midi quand même. Sous la tonnelle, depuis l'ombre où je me tiens, bonheur de cette lumière !

D.R.

* *Le beau temps* de Maryline Desbiolles, Paris, Seuil, à paraître en août 2015.
À voir : interview de MD pour le blog des 45es journées de l'Ecole de la Cause freudienne sur le thème "Faire couple".

À propos des ruines
Manuel Forcano/Pascal Quignard
par Ana Pagès Santacana

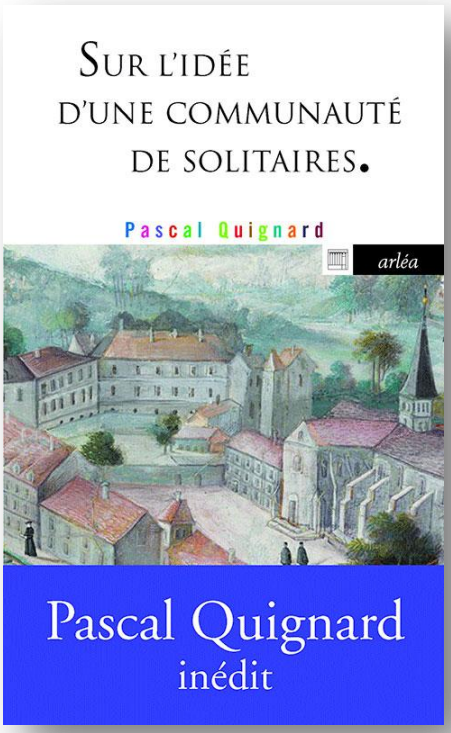
Jeudi 14 mai, je me rends à la librairie *La Central* de la rue Mallorca, à Barcelone, pour la présentation du dernier livre de poèmes de l'hébraïste catalan Manuel Forcano : *Ciència exacta*[1] (Science exacte), Prix de poésie Miquel de Palol. Le thème principal de cet ouvrage est le désir du corps, source vive d'inspiration de ce poète-traducteur. Au début de sa présentation, Forcano prononce ses mots lentement, avec une très grande intensité, comme s'il avait peur qu'ils lui échappent. Il affirme que, au moment d'écrire des poèmes, il ne ment pas : en son temps, Platon ne l'aurait pas chassé de La République avec les autres poètes. Lui, il est toujours vrai. D'où vient cette authenticité si avouable ?

Il pointe la carcasse, les os, les pièces détachées du récit. À la façon de l'exhibitionniste qui ouvre son manteau pour « montrer » son sexe, il dit qu'il rend présente sa chair au regard des autres dans ses poèmes. Ensuite, il déploie un paysage métaphorique de fouilles. Il dit qu'il écrit des poèmes pour laisser au/à découvert les fragments cassés des restes, pour que les ruines demeurent à ciel ouvert. Les poèmes sont pour lui comme ces pièces anciennes d'une culture disparue qu'on expose dans les vitrines de musées avec un petit texte à côté : « amphore romaine, II^{ème} siècle » ou bien « petit fragment de vase, origine méconnu, I^{er} siècle ». Les petits textes qui accompagnent les restes ont une fonction de décodage.

Forcano signale avec certitude qu'il lui manque quelque chose et, pour ne pas oublier que quelque chose lui manque, il écrit un poème qui vient à la place. Pour ne pas oublier, le poème reste le témoin d'un reste, on peut le classer dans une vitrine et le regarder (le lire) de temps en temps. C'est comme ça qu'on récupère les ruines ou bien qu'on les contemple. Coûte que coûte il faut les faire demeurer.

La jouissance des ruines révèle chez Forcano un plaisir pour les morceaux cassés et enterrés : il les traduit de l'hébreu ; il les compose en catalan. Dans le film *Traduction*, Forcano dit devant la caméra de Nurith Aviv que la traduction lui a fait comprendre qu'on pouvait parler « autrement ». Parler quoi ? Parler les « ruines » comme une langue à soi. Parler les restes perdus, classés, jamais recomposés.

« *L'ahir és una tomba buida per on ja han passat els lladres.* »
(L'hier est un tombeau vide par où sont déjà passés les voleurs)
Manuel Forcano, « L'ahir »



Lundi 18 mai, je flâne chez *Galignani*, dans la rue Rivoli à Paris. J'achète un petit bouquin « inédit » de Pascal Quignard : *Sur l'idée d'une communauté de solitaires*[2]. Dans son français exquis et unique, rempli de scènes et pas d'arguments, Quignard songe aux ruines de Port-Royal des champs. L'affaire des ruines commence pour lui au Havre, lieu de naissance et d'enfance, où rien n'est resté debout après la guerre : « Tout ce qui est ruines est en moi comme un premier visage. Voilà exactement ce que les naturalistes nomment l'empreinte chez les animaux. J'ai passé mon enfance dans un port qui a sauté en l'air au bout de l'estuaire. »[3] Les pertes et les fragments des restes des bombardements, de l'horreur de la guerre, sont le quotidien de cet enfant qui assiste à l'école « des baraquements des bois ». Son père a conservé quelques objets du passé, parmi lesquels une tasse que Giacomo Meyerbeer avait donnée à l'arrière-grand-père de Quignard, organiste d'Ancenis, Julien Quignard. L'auteur-écrivain Pascal Quignard conserve la tasse, dont la photo, prise par Anne Bourguignon, paraît sur la page imprimée. Il s'agit d'une tasse de porcelaine seule sur un piano, plate, simple, un objet minuscule et ordinaire. Une mignonne petite tasse. Voici une photo inédite, ça n'a rien de particulier, que de photographier une tasse… Mais l'objet au premier plan est un signifiant : « tasse ». Ce signifiant vif et seul me fait penser à l'intensité de la prononciation des mots de Forcano. Est-ce le même mouvement du discours ?

Quignard écrit : « Je chante les tasses isolées. J'écris soit sur des tasses qui ont perdu leur soucoupe : ce sont un peu de kaolin, un peu de quartz et d'or »[4].

L'idée des fragments cassés traverse le texte qui n'est jamais un récit, mais celui d'un écrivain qui déploie les mots comme un éventail. Les signifiants deviennent eux aussi des ruines à propos de ce qui reste abîmé et isolé : « Dès lors que tout est ruines, non seulement ce qui réfère n'est pas sûr, tout relève de ce qui tombe, et tout meurt au contact de ce qui est tombé. »[5] À côté du signifiant « tasse », nous trouvons le signifiant « tomber » : « tomber, s'abandonner, se laisser tomber, tout laisser tomber ». Que laisse-t-il tomber, cet écrivain unique en son genre ? L'acte de laisser tomber est nécessaire pour qu'il y ait des ruines, suite à l'effondrement, qu'est-ce qui reste, sinon des ruines ? « Dans l'herbe les ruines anciennes sont comme les excréments du temps (…) C'est toujours l'autre, qui possède l'élan capable de conduire hors du temps. Tout ce qui reste appelle ce qui manque. » Cette dernière phrase me fait penser à Forcano et sa détermination « vraie » de ne pas oublier ce qui manque et de le préserver dans une vitrine pour que cela demeure à jamais.

Chez ces deux écrivains, Forcano et Quignard, se trouve, à propos des ruines, une liste d'éléments cassés comme signifiants disparus. L'idée du signifiant disparu me fait penser à Lacan. Je relis un « morceau » du Séminaire VI lors qu'il définit la notion d'*affixe symbolique* : « si je puis emprunter ici un terme de la théorie des nombres complexes, un affixe où nous

voyons en quelque sorte le signifiant se présenter à l'état floculé, c'est-à-dire dans une série de nominations. Ces nominations constituent une séquence dont le choix des éléments n'est pas indifférent. En effet, comme Freud nous le dit, il s'agit précisément de tout ce qui lui, a été interdit, inter-dit, de tout ce à la demande de quoi on lui a dit que Non ! Il ne faut pas en prendre. Ce commun dénominateur introduit une unité dans la diversité de ces termes, sans qu'on puisse s'empêcher de remarque qu'inversement, cette diversité renforce cette unité, et même la désigne. C'est en somme cette unité que cette série oppose à l'électivité de la satisfaction du besoin. »[6]

Chez Quignard et Forcano, dans cette liste de ruines et d'objets seuls, ou perdus, où se trouve l'inter-dit ? Pour orienter cette question, il nous faut rappeler la figure de Jordi Savall, musicien d'une sagacité redoutable, exquis interprète de musique ancienne. Forcano est son secrétaire personnel. Quignard son meilleur ami. Voilà un point commun et non-dit entre les deux écrivains. Quignard et Forcano, qui écrivent à propos des ruines, l'un est un ami, l'autre le secrétaire, d'un musicien qui « fait revivre » la musique ancienne. Est-ce un hasard ? Je n'y crois pas. Au fond, la musique interprétée surgit comme un point haletant de vie parmi les ruines. À propos des ruines, mais au-delà d'elles-mêmes, de leur solitude et de leur carcasse, grâce à la musique, on découvre, en suivant le morceau de Lacan dans le Séminaire VI, une espèce « d'inter-dit » : le perdu qu'on retrouve.

> « Il y a deux perdus. Il y a un perdu irrécupérable – c'est le perdu qui est véritablement égaré dans les ruines. Et *il y a un perdu qu'on retrouve* en soulevant les pierres, en désarticulant les mots, en décomposant les symboles et en en recomposant les fragments. »[7]

[1] Forcano M., *Ciència Exacta*, Barcelona, Proa, 2014.
[2] Quignard P., *Sur l'idée d'une communauté de solitaires*, Paris, Arléa, 2015.
[3] *Ibid, op. cit.*, p. 56.
[4] *Ibid.*, p. 58.
[5] *Ibid.*, p. 59.
[6] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière/Le Champ freudien, 2013, p. 89.

[7] Quignard P., *op. cit.*, p. 61.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

directrice de la rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) **ou directement sur le site** lacanquotidien.fr **en cliquant sur "proposez un article",**
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.